

—Heureusement, continua Genaro, que tous les jours ne sont pas mauvais.

Et tirant de sa poche les quatre pièces d'or qui lui restaient, il les fit sonner dans sa main.

Les yeux de l'aubergiste brillèrent d'un éclat de convoitise.

—Tant d'or à vous seul, Genaro ?

—A nous deux, cher, dit l'amphitryon en poussant la moitié de son trésor vers son invité ; entre camarades, tout est commun.

L'oncle Matéo eut un sourire pâteux.

—Je bois à votre générosité, dit-il en remplissant les verres pour la quatrième fois.

L'aubergiste était dans le ravissement, et comme il avait l'ivresse gaie :

—C'est bon, reprit-il après un moment de silence, vous avez voulu fêter notre rencontre en camarade...

Puis, il ajouta, laissant tomber sa tête sur sa poitrine et de là sur la table.

—Je vous l'avais bien dit, cette eau-de-vie alourdit la tête... mais c'est égal, elle est délicieuse, et je ne veux pas qu'il en reste pour d'autres.

Il vida le fond de la bouteille dans son verre, le lampa et se recoucha sur la table :

En ce moment, Marouja parut à la porte de la cuisine :

—Tout est prêt, dit-elle, je suis déjà en retard, montez vite.

Ne recevant pas de réponse, elle vint jusqu'à la table où elle trouva l'aubergiste ronflant et rêvant tout haut de richesses et de monceaux d'or.

Elle le secoua inutilement.

—Je ne puis pourtant pas servir moi-même, bougonna-t-elle, et laisser brûler mes casseroles entières allées et venues. Diable d'ivrogne !

—Ne vous fâchez pas, Marouja, dit Genaro en se levant avec tout son sang-froid, je servirai de remplaçant au patron.

Et, se rapprochant d'elle, il lui chuchota doucement à l'oreille :

—Taisez-vous ; nous partagerons le pourboire, qu'il aurait gardé seul.

Puis, laissant l'oncle Matéo causer avec l'interlocuteur imaginaire de tout homme ivre, il prit une serviette d'une main, la bougie de l'autre, et, sans attendre la réplique de Marouja, conclut à demi-voix :

—Sachons d'abord s'ils s'impatientent.

La cuisinière, forcée d'accepter cet aide, après tout serviable, rentra dans sa cuisine en grommelant, non sans lancer des regards furieux à son maître, qui avait enfin achevé son monologue et ronflait maintenant à ne pas entendre près de lui le bruit du canon.

Pendant ce temps, Genaro avait gravi l'escalier qui conduisait au premier étage et, arrivé à la porte de la chambre où étaient les deux voyageurs, il avait colé d'abord son œil, puis une oreille à la serrure.

Il avait pu, grâce à ce double moyen d'espionnage, s'assurer que les deux messieurs étaient assis devant le feu et causaient.

Lour conversation semblait les préoccuper entièrement.

Ne pouvant entendre ce qu'ils disaient, Genaro eut un geste de dépit, puis, prenant tout à coup une résolution décisive, il ouvrit la porte et pénétra dans la chambre.

Les voyageurs le regardèrent avec un mouvement de curiosité et interrompirent leur entretien.

Du premier coup, le regard de Genaro avait fait le tour de la pièce. Sur le canapé, près de la fenêtre, il avait aperçu d'un côté la valise, de l'autre un paquet qui était, suivant toute apparence, une liasse de papiers enveloppés dans un autre papier plus épais. Près du paquet se trouvait un pistolet.

Une joie secrète illumina ses traits. Si l'un des voyageurs l'avait observé attentivement, il n'aurait pas manqué de constater que cet homme, dont la passion ne laissait rien augurer de bon, était évidemment disposé à faire un mauvais coup.

Tout, en effet, dans ses yeux et ses traits révélait le dessein de s'emparer de ces papiers. Le difficile était de réussir dans cet audacieux projet. Mais Genaro était de ceux qui, en fait d'audace, jouent sans sourciller leur va-tout.

Son inspection achevée, sans s'approcher du canapé, il resta au milieu de la chambre, dans l'attitude d'un garçon d'hôtel connaissant ses devoirs, et dit avec prévenance :

—Ces messieurs seront servis quand ils le voudront.

—Servez-nous tout de suite, dirent les deux voyageurs en même temps.

Genaro s'inclina et sortit, laissant la porte légèrement entrebâillée.

Puis, éteignant promptement la bougie, il s'arrêta sur le palier, et la tête penchée en avant, retenant son souffle, il tendit l'oreille.

Comme il s'y attendait, la conversation suspendue par sa présence dans la chambre se renoua aussitôt après son départ.

C'était le docteur qui parlait.

—Ma convalescence fut très longue, disait-il. Quoique la blessure que je m'étais faite à la tête en tombant sur l'angle du parapet de ma porte d'entrée se fût assez vite cicatrisée, grâce aux soins d'un de mes confrères d'Hendaye, la secousse morale que j'avais éprouvée en trouvant ma maison pillée, ma femme et mes enfants disparus avait été si violente qu'on désespéra longtemps de me sauver. Je ne recouvrai mes sens qu'au bout de plusieurs jours, et deux mois s'étaient écoulés depuis les tristes événements dont je viens de vous faire le récit quand on me permit d'entreprendre ce voyage à Balboa, auquel se rattachaient toutes mes résolutions.

—Je n'ai pas besoin de vous dire quel accueil plein d'affection me fit le père Anselme. Nous avons eu tous deux hier la preuve de son dévouement.

Le docteur s'arrêta. Ses yeux venaient de se fixer sur la porte de la chambre. Il lui avait semblé qu'on la poussait du dehors. Mais n'entendant aucun bruit, il crut pouvoir reprendre son récit, d'autant plus que la porte paraissait bien fermée.

Elle l'était en effet, Genaro, dont l'œil restait attaché à la serrure, avait remarqué le geste soupçonneux du narrateur, et doucement il avait tiré le bouton à lui.

Lorsqu'il vit que le docteur avait le regard dirigé ailleurs, il entrebâilla de nouveau la porte avec une extrême précaution et continua d'écouter.

—Ce fut le père Anselme qui enfouit avec moi la caisse de fer renfermant le manuscrit et les autres papiers, et ce fut Mauricio qui, avec mon aide, plaça la pierre à l'endroit où nous venons de retrouver ce trésor.

En achevant cette parole, le docteur étendit le bras vers le canapé.

Derrière la porte, Genaro ne put réprimer qu'avec la plus grande peine un mouvement de satisfaction. Il était maintenant sûr de ne pas s'être trompé.

Il se redressa tout à coup et resta quelque temps immobile, songeant aux moyens d'exécuter son plan.

Mettre la main sur les papiers et les emporter n'était pas ce qui l'embarrassait le plus. Il n'avait pendant le repas des voyageurs, qu'à profiter de leur premier moment de distraction, à saisir la liasse et à prendre la fuite. Mais c'était alors que naîtraient les complications.

—Fuir ? se disait-il. Evidemment ; mais où ? Comment ? Sauter par la fenêtre, il n'y a pas à y penser. Elle a dix pieds de haut, et puis elle est fermée. Le temps de faire jouer l'espagnolette, je serais pris. Et le colonel est homme à me brûler la cervelle. Il faut trouver un expédient moins brusque et moins périlleux.

Soudain il se frappa le front, et, s'accroupissant, il se traîna jusqu'à l'escalier en se soulevant sur les mains pour étouffer le bruit qu'il aurait fait s'il avait marché sur ses pieds. Ensuite il descendit à pas de loup. Arrivé au bas il ralluma sa bougie et rentra dans la salle où l'oncle Matéo dormait toujours, étalé sur la table.

Près de la huche étaient deux grandes corbeilles d'osier, larges et profondes, servant à distribuer dans la basse-cour le grain, les croûtons de pain et les débris de légumes dont on nourrissait la volaille. Une des corbeilles était vide. Genaro la prit par l'anse et la porta dans la cuisine.

—Mettez là, dit-il à Marouja, les assiettes, les couverts, les couteaux, les serviettes et deux bou-

teilles de vin. Je n'aurai de la sorte pas cent voyages à faire au lieu d'un.

On voit que vous êtes avisé, repartit la cuisinière.

La corbeille pleine, Genaro passa l'anse sous son bras et reprit lestement le chemin de l'escalier.

Dans l'intervalle, le docteur avait poursuivi sa narration :

—Quelle fut ma perplexité, dit-il, lorsqu'arrivé au château, j'appris que le surlendemain de l'inhumation de la duchesse, don Alexandre était parti avec Pablo Garcia, en chargeant un de ses serviteurs, don Jozé Mazo, de l'administration des domaines et en lui annonçant qu'il se rendait par Bordeaux en Amérique et prolongerait son absence au moins pendant un an.

—Je n'avais sur moi que ma trousse de chirurgie, mes pistolets et les quelques billets de banque que j'avais trouvée dans le manuscrit de la duchesse. Mon parti fut vite pris. Je remerciai don Jozé des informations qu'il m'avait données et, sans entrer dans d'autres explications sur l'objet de ma visite, je quittai le château. Un domestique que je questionnai en passant m'indiqua l'endroit où je pouvais trouver la diligence allant à Irun. Je ne tardai pas à y monter.

—Le lendemain j'étais à Hendaye et dans la soirée à Bordeaux. Dès mon arrivée je courus au port, aux messageries maritimes, partout où l'on pouvait me fournir des renseignements sur les passagers partis pour l'Amérique depuis deux mois.

—Mes recherches restèrent trois jours sans résultat. Cependant, à force d'interroger, je parvins à découvrir que le duc de Balboa avait logé six semaines auparavant chez la général Zurbano, qui, depuis les événements de la régence d'Espartero et le soulèvement de Barcelone, habitait la France.

—Le vieux général, sans me faire aucune question et tout en me parlant beaucoup des pronunciamientos de 1843 et de ses anciens compagnons d'armes : Lopez, Serrano, Caballero, Narvaez, O'Donnell, me dit incidemment que don Alexandre s'était embarqué pour le Mexique et résidait très probablement dans l'un des *partidos* ou districts de la confédération. La dernière lettre qu'il avait reçue du duc lui annonçait son arrivée à la Vera-Cruz.

—Le même jour, je retournai au port. Un vaisseau y appareillait en destination de San-Francisco. Je réglai aussitôt le prix de mon passage et nous mimes à la voile quelques heures après.

—Je passe sur les incidents de la traversée et de mon séjour en Californie où je ne fis qu'attendre une occasion de me transporter à la Vera-Cruz. Mais les soixante-dix jours d'angoisses que j'eus à subir jusqu'au moment de mon arrivée dans la ville mexicaine furent peut-être la période la plus cruelle de mon long supplice.

—J'avais eu le temps, sur le bateau, d'apprendre de nombreux détails de la vie au Mexique et plusieurs passagers, qui avaient longtemps résidé dans cette partie de l'Amérique, m'avaient édifié sur les mœurs de la colonie européenne établie dans cet Etat voisin des *placers* du Rio Colorado et peu éloigné des régions encore inexplorées du Nevada.

—Tous ceux qui avaient échoué dans leurs aventures, dans leurs conquêtes de pays inconnus, dans leurs pêches aux pépites, affluaient vers la république mexicaine et y composaient une population redoutable de bandits, toujours prêts au meurtre.

—Je m'étais demandé souvent quels motifs avaient pu pousser vers ce pays le duc de Balboa, devenu maintenant, grâce à son crime, possesseur d'une fortune immense. Dès mon arrivée à la Vera-Cruz je fus tiré d'incertitude.

—Après avoir choisi un hôtel, j'étais entré le soir même de mon installation, dans un des restaurants en renom, la *fonda Inglesa*, où j'avais été attiré par le luxe de la décoration intérieure, et, sans aucun doute par la Providence.

—En pénétrant dans la vaste salle qui servait de café, je vis au fond un large et somptueux escalier. Tandis que mes regards en gravissaient les degrés de marbre, j'aperçus un homme d'une cinquantaine d'années qui descendait à pas lents.